

Un après midi avec S. Mallarmé

(*Le Faune* :)

Ces nymphes, je les veux perpétuer.

Si clair,
Leur incarnat léger, qu'il voltige dans l'air
Assoupi de sommeils touffus.

Aimai-je un rêve?
Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève
En maint rameau subtil, qui, demeuré les vrais
Bois même, prouve, hélas! que bien seul je m'offrais
Pour triomphe la faute idéale de roses.

Réfléchissons...

ou si les femmes dont tu gloses
Figurent un souhait de tes sens fabuleux!
Faune, l'illusion s'échappe des yeux bleus
Et froids, comme une source en pleurs, de la plus chaste:
Mais, l'autre tout soupirs, dis-tu qu'elle contraste
Comme brise du jour chaude dans ta toison?
Que non! par l'immobile et lasse pâmoison
Suffoquant de chaleurs le matin frais s'il lutte,
Ne murmure point d'eau que ne verse ma flûte
Au bosquet arrosé d'accords; et le seul vent
Hors des deux tuyaux prompt à s'exhaler avant
Qu'il disperse le son dans une pluie aride,
C'est, à l'horizon pas remué d'une ride
Le visible et serein souffle artificiel
De l'inspiration, qui regagne le ciel.

...

O nymphes, regonflons des SOUVENIRS divers.
« Mon œil, trouant le joncs, dardait chaque encolure
» Immortelle, qui noie en l'onde sa brûlure
» Avec un cri de rage au ciel de la forêt;
» Et le splendide bain de cheveux disparaît
» Dans les clartés et les frissons, ô pierreries!
» J'accours; quand, à mes pieds, s'entrejoignent (meurtries
» De la langueur goûtée à ce mal d'être deux)
» Des dormeuses parmi leurs seuls bras hasardeux;
» Je les ravis, sans les désenlacer, et vole
» À ce massif, haï par l'ombrage frivole,

» De roses tarissant tout parfum au soleil,
 » Où notre ébat au jour consumé soit pareil.

Tant pis! vers le bonheur d'autres m'entraîneront
 Par leur tresse nouée aux cornes de mon front:
 Tu sais, ma passion, que, pourpre et déjà mûre,
 Chaque grenade éclate et d'abeilles murmure;
 Et notre sang, épris de qui le va saisir,
 Coule pour tout l'essaim éternel du désir.
 À l'heure où ce bois d'or et de cendres se teinte
 Une fête s'exalte en la feuillée éteinte:
 Etna! c'est parmi toi visité de Vénus
 Sur ta lave posant tes talons ingénus,
 Quand tonne un somme triste ou s'épuise la flamme.
 Je tiens la reine !

O sûr châtiment...

Non, mais l'âme

De paroles vacante et ce corps alourdi
 Tard succombent au fier silence de midi:
 Sans plus il faut dormir en l'oubli du blasphème,
 Sur le sable altéré gisant et comme j'aime
 Ouvrir ma bouche à l'astre efficace des vins!

Couple, adieu ; je vais voir l'ombre que tu devins.

“Les vers de mon *Faune* ont plu infiniment mais de Banville et Coquelin n’y ont pas rencontré l’anecdote nécessaire que demande le public et m’ont affirmé que cela n’intéresserait que les poètes. J’abandonne mon sujet pendant quelques mois dans un tiroir pour le refaire plus librement plus tard” (lettre à Theodore Aubanel)

Déplacement vers le pique nique, début de la distribution des enveloppes, installation du public, éteindre le micro.

Rue au 23, Ballu.

J'exprime
 Sitôt Juin à Monsieur Degas
 La satisfaction qu'il rime
 Avec la fleur des syringas.

**Monsieur Monet, que l'hiver ni
 L'été, sa vision ne leurre,
 Habite, en peignant, Giverny
 Sis auprès de Vernon, dans l'Eure.**

Villa des Arts, près l'avenue
 De Clichy, peint Monsieur Renoir
 Qui devant une épaule nue
 Broie autre chose que du noir.

**Paris, chez Madame Méry
 Laurent, qui vit loin des profanes
 Dans sa maisonnette very
 Select du 9 Boulevard Lannes.**

Adieu l'orme et le châtaignier !
 Malgré ce que leur cîme a d'or
 S'en revient Henri de Régnier
 Rue, au six même, Boccador.

**Apte à ne point te câbrer, hue !
 Poste et j'ajouterais : dia !
 Si tu ne fuis 11 bis rue
 Balzac chez cet Hérédia.**

Si tu veux un médecin tel
 Sans perruque ni calvitie
 Qu'est le cher Docteur Hutinel
 Treize, entends _de la Boétie.

**Prends ta canne à bec de corbin
 Vieille Poste (ou je vais t'en battre)
 Et cours chez le docteur Robin
 Rue, oui, de Saint-Pétersbourg 4.**

Au fond de Saint-James, Neuilly,
 Le docteur Fourrier n'a d'idée,
 Songeur, prudent et recueilli,
 Que de courtiser l'orchidée.

**Arrête-toi, porteur, au son
Gémi par les violoncelles,
C'est chez Monsieur Ernest Chausson,
22 Boulevard de Courcelles.**

Rue, ouïs ! 22 Lavoisier
Madame Degrandi qui lance
La richesse de son gosier
Aussi haut que notre silence.

**L'âge aidant à m'apesantir
Il faut que toi, ma pensée, ailles
Seule rue, 11, de Traktir
Chez l'aimable Monsieur Séailles.**

Monsieur Mirbeau, Pont de l'Arche
(Eure) Toi qui vois les Damps
Facteur, ralentis la marche
Et jette ceci dedans.

**Sans te coucher dans l'herbe verte
Naïf distributeur, mets-y
Du tien, cours chez Madame Berthe
Manet, par Meulan, à Mézy.**

Monsieur le comte de Villiers
De l'Isle-Adam ; qu'on serait aise
D'avoir parmi mes familiers.
A Paris, Place Clichy, seize.

**A moins qu'il ne hante la nue,
Ne vogue où mûrit le letchi,
Monsieur Léon Dierx, avenue
Ci proche, 13, de Clichy.**

« Les Loisirs de la Poste....»

« L'idée de ces poèmes spéciaux m'est venue à cause d'un rapport évident entre le format des enveloppes et la disposition d'un quatrain. »

« Je ne fis cela que par pur sentiment esthétique. »

« Mon bon Henri, Comprends donc mon silence : j'ai environ vingt lettres à écrire par mois, ou trente. Je les remets chaque jour ; ce sont des plaies qu'il faut rouvrir. Sans compter qu'une lettre me fait horreur de ma plume, et que je ne la reprends plus, pendant plusieurs jours qui suivent, pour mes compositions littéraires. Surtout ne m'en veuille pas si je ne t'écris pas plus souvent. Je suis malheureux d'une lettre une semaine entière, avant et après. Ton frère, Stéphane »

7 janvier 1864

Mon Henri,

*Je t'envoie enfin ce poème de l'Azur que tu semblais si désireux de posséder.
Je l'ai travaillé ; ces derniers jours, et je ne te cacherai pas qu'il m'a donné infiniment de mal,
-outré qu'avant de prendre la plume il fallait, pour conquérir un moment de lucidité parfaite,
terrasser ma navrante impuissance.*

**De l'éternel azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant qui maudit son génie.
À travers un désert stérile de Douleur**

je ne parais pas dans la première strophe. L'azur torture l'impuissant en général.

**Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde
Avec l'intensité d'un remords atterrant,
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?**

*Dans la seconde, on commence à se douter, par ma fuite devant le ciel possesseur, que je
souffre de cette terrible maladie.*

*Je prépare, dans cette strophe encore, par une forfanterie blasphématoire "et quelle nuit
hagarde", l'idée étrange d'invoquer les brouillards.*

**Brouillards, montez ! versez vos cendres monotones
Avec de longs haillons de brume dans les cieux
Que noiera le marais livide des automnes
Et bâtissez un grand plafond silencieux ! [...]**

*La quatrième strophe commence par une exclamation grotesque, d'écolier délivré. Le ciel
est mort ! Et, de suite, muni de cette admirable certitude, j'implore la Matière.*

— Le Ciel est mort. — Vers toi, j'accours ! donne, ô matière,
L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché
À ce martyr qui vient partager la litière
Où le bétail heureux des hommes est couché,

*Voilà bien la joie de l'Impuissant. Las du mal qui me ronge, je veux goûter au bonheur
commun de la foule, et attendre patiemment la mort obscure... Je dis : Je veux !*

**En vain ! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus**

**Nous faire peur avec sa victoire méchante,
Et du métal vivant sort en bleus angelus !**

**Il roule par la brume, ancien et traverse
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?
Je suis hanté. L'Azur ! l'Azur ! l'Azur ! l'Azur !**

Je veux fuir encore, mais je sens mon tort et avoue que je suis hanté. Il fallait toute cette poignante révélation pour motiver le cri sincère, et bizarre, de la fin, l'azur...

(...) Je te jure qu'il n'y a pas un mot qui ne m'ait pas coûté plusieurs heures de recherche, et que le premier mot, qui revêt la première idée, outre qu'il tend par lui-même à l'effet général du poème, sert encore à préparer le dernier. L'effet produit, sans une dissonance, sans une fioriture, même adorable, qui distrait, — voilà ce que je cherche. —

Plus j'irai, plus je serai fidèle à ces sévères idées que m'a léguées mon grand maître Edgar Poe. Le poème inouï du corbeau a ainsi été fait.

Le Corbeau / **The Raven**

ONCE upon a midnight dreary, while I pondered, weak and weary,
Une fois, par un minuit lugubre, tandis que je m'appesantissais,
faible et fatigué,

Over many a quaint and curious volume of forgotten lore --
sur maint curieux et bizarre volume de savoir oublié

While I nodded, nearly napping, suddenly there came a tapping,
- tandis que je dodelinais la tête, somnolant presque : soudain se fit un heurt

As of some one gently rapping, rapping at my chamber door.
comme de quelqu'un frappant doucement, frappant
à la porte de ma chambre -

**"T is some visiter," I muttered, "tapping at my chamber door --
Only this and nothing more."**

**Ah, distinctly I remember it was in the bleak December;
And each separate dying ember wrought its ghost upon the floor.
Eagerly I wished the morrow; -- vainly I had sought to borrow
From my books surcease of sorrow -- sorrow for the lost Lenore --
For the rare and radiant maiden whom the angels name Lenore --
Nameless here for evermore.**

Ah ! distinctement je me souviens que c'était en le glacial Décembre :
et chaque tison, mourant isolé, ouvrait son spectre sur le sol.

Ardemment je souhaitais le jour - vainement j'avais cherché d'emprunter
à mes livres un sursis au chagrin - au chagrin de la Lénore perdue
- de la rare et rayonnante jeune fille que les anges nomment Lénore :
- de nom pour elle ici, non, jamais plus !

**Presently my soul grew stronger; hesitating then no longer,
"Sir," said I, "or Madam, truly your forgiveness I implore;
But the fact is I was napping, and so gently you came rapping,
And so faintly you came tapping, tapping at my chamber door,
That I scarce was sure I heard you" -- here I opened wide the door;--
Darkness there and nothing more.**

_Il n'y avait pas, vous le savez, pour un poète à vivre de son art même en l'abaissant de plusieurs crans, quand je suis entré dans la vie ; et je ne l'ai jamais regretté. Ayant appris l'anglais simplement pour mieux lire Poe, je suis parti à vingt ans en Angleterre, afin de fuir, principalement ; mais aussi pour parler la langue, et l'enseigner dans un coin, tranquille et sans autre gagne-pain obligé : je m'étais marié et cela pressait.

_J'ai toujours rêvé et tenté autre chose, avec une patience d'alchimiste, prêt à y sacrifier toute vanité et toute satisfaction, comme on brûlait jadis son mobilier et les poutres de son toit, pour alimenter le fourneau du Grand Œuvre.

_Quoi ?

_c'est difficile à dire : un livre, tout bonnement, en maints tomes, un livre qui soit un livre, architectural et prémédité, et non un recueil des inspirations de hasard, fussent-elles merveilleuses... J'irai plus loin, je dirai : le Livre, persuadé qu'au fond il n'y en a qu'un.

Début du Coup de dé

Au fond je considère l'époque contemporaine comme un interrègne pour le poète, qui n'a point à s'y mêler : elle est trop en désuétude et en effervescence préparatoire, pour qu'il ait autre chose à faire qu'à travailler avec mystère en vue de plus tard ou de jamais et de temps en temps à envoyer aux vivants sa carte de visite, stances ou sonnet, pour n'être point lapidé d'eux, s'ils le soupçonnaient de savoir qu'ils n'ont pas lieu.

Retour, coup de chaud, citronnade, distribution des éventails...

Là-bas de quelque vaste aurore
 Pour que son vol revienne vers
 Ta petite main qui s'ignore
 J'ai marqué cette aile d'un vers.

A ce papier fol et sa
 Morose littérature
 Pardonne s'il caressa
 Ton front vierge de rature.

[Mira donne les éventails](#)
[Laurent éventail noir](#)

Eventail de Melle Mallarmé

Ô rêveuse, pour que je plonge
 Au pur délice sans chemin,
 Sache, par un subtil mensonge,
 Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule
 Te vient à chaque battement
 Dont le coup prisonnier recule
 L'horizon délicatement.

Vertige ! voici que frissonne
 L'espace comme un grand baiser
 Qui, fou de naître pour personne,
 Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Sens-tu le paradis farouche
 Ainsi qu'un rire enseveli
 Se couler du coin de ta bouche
 Au fond de l'unanime pli !

Le sceptre des rivages roses
 Stagnants sur les soirs d'or, ce l'est,
 Ce blanc vol fermé que tu poses
 Contre le feu d'un bracelet.

Les printemps poussent l'organisme à des actes qui, dans une autre saison, lui sont inconnus et maint traité d'histoire naturelle abonde en descriptions de ce phénomène, chez les animaux.

Palipe,
 Aile
 mais n'arrête
 sa voix que pour brillamment
 La ramener sur la tête
 Et le sein
 en diamant.

Fermé, je suis le sceptre aux doigts
 Et, contente de cet empire,
 Ne m'ouvrez, aile, si je dois
 Dissimuler votre sourire.

Vive fut tout à l'heure, dans un endroit peu fréquenté du bois de Boulogne, ma surprise quand, sombre agitation basse, je vis, par les mille interstices d'arbustes bons à ne rien cacher, un ecclésiastique, qui à l'écart de témoins, répondait aux sollicitations du gazon.

Le pied vif, il me fallut, pour ne produire par ma présence de distraction, user d'adresse; et fort contre la tentation d'un regard porté en arrière, me figurer en esprit l'apparition quasi diabolique qui continuait à froisser le renouveau de ses côtes, à droite, à gauche et du ventre, en obtenant une chaste frénésie. Tout, se frictionner ou jeter les membres, se rouler, glisser, aboutissait à une satisfaction et s'arrêter, interdit du chatouillement de quelque haute tige de fleur à de noirs mollets, parmi cette robe spéciale portée avec l'apparence qu'on est pour soi tout, même sa femme.

Candidement, loin des obédiences et de la contrainte de son occupation, des canons, des interdits, des censures, il se roulait, dans la béatitude de sa simplicité native, plus heureux qu'un âne.

Ma discrétion vis-à-vis d'ébats d'abord apparus n'a-t-elle pas pour récompense d'en fixer à jamais comme une rêverie de passant se plut à la compléter, l'image marquée d'un sceau mystérieux de modernité, à la fois baroque et belle ?

[\[retour Laurent avec le canotier.](#)

« Le 1er Mardi soir (après huit heures) qu'il vous sera loisible de vous égarer rue de Rome, montez donc fumer une cigarette et causer, au 89. J'y suis toujours pour quelques jeunes et vieux amis. » « (...)

Venez donc causer un peu, de vous, de tout. »

Grand déplacement du public

« C'est agréable d'avoir un pont à côté de chez soi, c'est ma terrasse, j'y viens le soir fumer un cigare... La rivière, large, calme, semble un lac. »

_Les mardis de Stéphane Mallarmé

_Les mardis reconstitués !

Mardi 3 mai 1887 - Carte-télégramme à Henri de Régner

“Malgré Lohengrin, je suis à la maison ce soir, mon cher ami, et si vous aviez l'intention de venir, vous me trouverez content de vous voir.”

Mardi 10 janvier 1888 - Henri de Régner

Chez Mallarmé. Il me parle d'un projet de conférence, où il expliquerait son livre à 24 personnes, 12 hommes et 12 femmes. Il arrive sur l'estrade comme un passant, avec un signe d'étonnement qu'il n'y ait pas de piano et il sort le livre blanc et se propose de le faire.

Mardi 23 octobre 1888 - Henri de Régner

Il s'agit du premier Mardi de la nouvelle saison.

Chez Mallarmé se présente, en habit, un jeune Brésilien qui a des faveurs d'ouïes spéciales et pour qui les mots et les syllabes se font couleurs. Et, en une discussion courtoise, quoique montrant une assez ostensible méfiance contre ces théories, Mallarmé avoue que les syllabes lui représentent certaines couleurs - lui dit : "Quand une mère dit à son enfant : Voilà le loup ! elle évoque quelques chose de noir, la nuit, le bruit du vent. Et quand, à deux enfants, elle donne les noms de Bill et de Coco, ce n'est pas au hasard, et ces désignations répondent à certaines couleurs de teint ou de chevelure. (...)

À côté d'ombre, opaque, ténèbres se fonce peu ; quelle déception, devant la perversité conférant à jour comme à nuit, contradictoirement, des timbres obscur ici, là clair. (...)

Mardi de mars 1889 - Henri de Régner

L'autre soir, j'ai entendu de Mallarmé les plus belles choses qu'il ait dites sur le théâtre et sur la danse, et je les note un peu au hasard, presque pieusement, car c'est un peu un devoir de recueillir ce qu'a dit cet homme dont l'irréfusable génie revit peut être seulement en quelques amicales et fidèles mémoires :

“Le théâtre actuel est vraiment une chose singulière. On a délaissé ce trou profond et magique, ce lieu de clarté que crée la rampe et on y a fait descendre des loges, des dames et des messieurs qui viennent s'y raconter leurs petites affaires. Mais on ne

devrait venir au théâtre que pour voir ce qu'on ne voit nulle part. Un seul spectacle doit y être offert à ceux à qui est due cette représentation : l'homme."

"Le théâtre est d'essence supérieure."

_Allez-vous au théâtre ?

_Moi, jamais.

Mardi d'octobre 1889 - Henri de Régnier

On parlait de science, de progrès et quelqu'un vanta la beauté mécanique d'un transatlantique, et alors "Oui, répondait Mallarmé, mais à quoi sert, quel est le résultat de ce travail ? que quelques Américaines puissent s'acheter leurs robes à Paris, ou que moi je puisse aller en Amérique... mais n'éprouverais-je pas des sensations mille fois supérieures en allant, à un quart d'heure de chez moi, chez une femme que j'aime ! " Et il exalte au dessus des découvertes modernes l'homme du Moyen Âge, l'homme de l'époque où l'on tira de la nature des fois merveilleuses.

départ laurent

déplacement du groupe

Mardi 14 octobre 1890 - Pierre Louÿs

Mallarmé est un homme charmant. Il a un charme presque féminin, silencieux, isolé. Il parle bas, dit peu de mots, mais fait un sort à toutes ses phrases ; le premier jour, cela m'avait crispé ; maintenant, après l'avoir vu cinq fois, je m'y habitue, il est si peu encombrant. Et puis il parle très bien ; non seulement c'est un grand poète, mais c'est un homme très intelligent, et cela ne s'accorde pas toujours.

Mira le rejoint, s'assoit passage micro

Mardi 2 février 1891

Mallarmé se comparait un jour à quelqu'un qui marcherait parmi les heurts d'une foule avec, à la main, un verre plein d'une eau précieuse et se garderait perpétuellement de la répandre.

mira attrape micro

Mardi 13 octobre 1891

C'est le premier Mardi de la saison. C'est aussi le premier Mardi auquel assiste Paul Valéry qui avait visité la rue de Rome pour la première fois le samedi 10 octobre avec Pierre Louÿs. Rentré chez lui, Valéry s'empresse de noter ses impressions :

Samedi X octobre [18]91. A 9 h. chez Mallarmé - Il ouvre lui-même, _ petit _ l'impression d'un bourgeois tranquille et fatigué de 49 ans - Sous la lampe très faible la mère et la fille brodent. Rose sur le mur - à l'angle d'un haut poêle en faïence. La pipe. Lui, un fauteuil à bascule. C'est d'abord calme - (la fille est antique - charmante - un peu étrange - tête presque empire) puis la mise en train se perçoit. D'abord - ~~province, félibres~~ - Yeux mis-clos - parole morte - très basse puis soudain grand yeux - et haute phrase avec des aspirations - Cet homme devient savant sans une hésitation - puis épique puis tragique -

départ Laurent suivi de Mira, bras dessous dessous

[Mardi 1er décembre 1891 -]

Mallarmé parle du définitif, de l'immuable du costume moderne : l'habit noir. Et il dit : « Si j'avais à peindre le jugement dernier, je le peindrais en habit noir. »

Et il ajoutait : "Le costume moderne est une étonnante caricature de l'homme, ainsi chaque homme porte sur sa tête son au delà, égalitaire et le même pour tous, c'est le chapeau à haute forme. (...) L'homme avec ses membres a un air de racine noueuse et mal en équilibre, retournez-le et le voici à l'aise et d'aplomb dans le pot de son chapeau."

Rien n'égale le charme de la parole de Mallarmé. Est-ce le tour des phrases, le choix des mots, l'un élégant, l'autre d'une justesse savante, l'accent indicatif et précis, la voix mélodieuse et sans rature ?

L'autre soir il parlait de l'idéalisme :

Mira tient le micro

"Oui, disait-il, il y a un au-delà. Les siècles l'ont placé par une sorte d'assez faible tricherie, en dehors de l'homme en des survies plus ou moins ingénieuses : puis l'autre erreur a eu lieu de borner l'homme à sa vie. La vérité est que pour l'homme l'au-delà est en lui-même, l'au-delà est la connaissance du monde. L'homme est le héros. L'acquisition de cette connaissance je l'appelle la littérature, le vrai nom serait la musique : c'est percevoir des rapports ; recréer une représentation ordonnée des choses, s'élever jusqu'à l'Idée. Dès qu'il y a littérature, il y a idéalisme."

arrêt

Mardi 23 mai 1893

Ce Mardi est annulé, Mallarmé étant à Valvins : Je compte essayer mon reste de fièvre au feuillage."

Mardi de juillet 1893

J'ai revu Mallarmé plus délicieusement dissert que jamais. Sa fantaisie familière est délicieuse et c'est ainsi qu'il parle de l'eau : « C'est d'elle, dit il, que nous viennent nos plus grandes jouissances. Boire frais en été, se laver à l'eau fraîche, rien n'est comparable à cela –il ne faudrait pas le dire à une femme.... »

"J'écrirai quelque chose sur la voile. Elle est un signe instructif. Quand je suis à rêver sur la rivière, étendu dans mon bateau, elle est vraiment la page blanche sur quoi l'on écrit. Elle

est aussi toute la philosophie. Elle veut dire l'identité des contraires, car c'est à gauche qu'on incline pour aller à droite, et réciproquement.

(Le Nénuphar blanc)

J'avais beaucoup ramé, d'un grand geste net et assoupi, les yeux au-dedans fixés sur l'entier oublié d'aller, comme le rire de l'heure coulait alentour. Tant d'immobilité paressait que frôlé d'un bruit inerte où fila jusqu'à moitié la yole, je ne vérifiai l'arrêt qu'à l'étincellement stable d'initiales sur les avirons mis à nu, ce qui me rappela à mon identité mondaine.

Qu'arrivait-il, où étais-je ?

Il fallut, pour voir clair en l'aventure, me remémorer mon départ tôt, ce juillet de flamme, sur l'intervalle vif entre ses végétations dormantes d'un toujours étroit et distrait ruisseau, en quête des floraisons d'eau et avec un dessein de reconnaître l'emplacement occupé par la propriété de l'amie d'une amie, à qui je devais improviser un bonjour. Sans que le ruban d'aucune herbe me retînt devant un paysage plus que l'autre chassé avec son reflet en l'onde par le même impartial coup de rame, je venais échouer dans quelque touffe de roseaux, terme mystérieux de ma course, au milieu de la rivière.

L'inspection détaillée m'apprit que cet obstacle de verdure en pointe sur le courant, masquait l'arche unique d'un pont prolongé, à terre, d'ici et de là, par une haie clôturant des pelouses. je me rendis compte. Simplement le parc de Madame..., l'inconnue à saluer.

Quand un imperceptible bruit me fit douter si l'habitante du bord hantait mon loisir, ou inespérément le bassin.

Le pas cessa, pourquoi ?

Conseille, ô mon rêve, que faire ?

Résumer d'un regard la vierge absence éparse en cette solitude et, comme on cueille, en mémoire d'un site, l'un de ces magiques nénuphars clos qui y surgissent tout à coup, enveloppant de leur creuse blancheur un rien, fait de songes intacts, du bonheur qui n'aura pas lieu et de mon souffle ici retenu dans la peur d'une apparition, partir avec : tacitement, en déramant peu à peu sans du heurt briser l'illusion ni que le clapotis de la bulle visible d'écume enroulée à ma fuite ne jette aux pieds survenus de personne la ressemblance transparente du rapt de mon idéale fleur.

“Dans quatre pages on peut tout dire : dans quatre pages j’expliquerais le monde”.

Mardi 1er mai 1894

Mallarmé dit : « Il n'y a qu'un homme qui ait le droit d'être anarchiste, Moi, le Poète, puisque seul je fabrique un produit dont la société ne veut pas, en échange duquel elle ne me donne pas de quoi vivre. »

Mardi 15 janvier 1895

Mallarmé a en haine le mot poésie, employé à tort et à travers, et si au hasard qu'il est désormais dépourvu de signification. Dire : ce paysage est plein de poésie, cette robe, etc... ; d'autre part, la poésie de tel auteur... Il faut, lorsqu'on exprime cette sorte d'atmosphère supérieure, spéciale, créée par les âges et accrue sans cesse par les imaginations dire : fiction - et vers, le vers, pour exprimer le moyen scriptural par lequel se crée ou se développe la fiction.

— "Malheureusement, en creusant le vers à ce point, j'ai rencontré deux abîmes qui me désespèrent. L'un est le Néant, auquel je suis arrivé sans connaître le Bouddhisme. Oui, je le sais, nous ne sommes que de vaines formes de la matière, - mais bien sublimes pour avoir inventé Dieu et notre âme. Si sublimes, mon ami! que je veux me donner ce spectacle de la matière, ayant conscience d'elle, et, cependant, s'élançant forcenément dans le Rêve qu'elle sait n'être pas, et proclamant devant le Rien qui est la vérité, ces glorieux mensonges! »

L'acte poétique consiste à voir soudain qu'une idée se fractionne en un nombre de motifs égaux par valeur et à les grouper ; ils riment. (...)

Tout devient suspens, disposition fragmentaire avec alternance et vis-à-vis, concourant au rythme total, lequel serait le poème tu, aux blancs ; seulement traduit, en une manière, par chaque pendentif. (...)

Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'ae que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets.

Il faut ne pas livrer au public ce qui ne peut lui être offert dans de bonnes conditions. Contentons nous de nous enfermer dans le livre, qui est un cloître.

SONNET EN X

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix
Que ne recueille pas de cinéraire amphore

Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx
Aboli bibelot d'inanité sonore,
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore.)

Mais proche la croisée au nord vacante, un or
Agonise selon peut-être le décor
Des licornes ruant du feu contre une nixe,

Elle, défunte nue en le miroir, encor
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe
De scintillations sitôt le septuor.

[Mira prend le micro](#)

Le sens de ce sonnet, s'il en a un (mais je me consolerais du contraire grâce à la dose de poésie qu'il renferme, ce me semble) est évoqué par un mirage interne des mots mêmes. En se laissant aller à le murmurer plusieurs fois, on éprouve une sensation assez cabalistique.

C'est confesser qu'il est peu « plastique », comme tu me le demandes, mais au moins est-il aussi « blanc et noir » que possible, et il me semble se prêter à une eau-forte pleine de Rêve et de Vide.

“Ce ne serait pas la peine que j'eusse passé quinze ans de ma vie à composer un sonnet pour qu'un monsieur en pût saisir le sens en un quart d'heure.”

“En somme rien ne remplacerait ces soirées chez Mallarmé où, outre la présence délicieuse et parfaite du maître de maison on a quelque chance de rencontrer une compagnie intelligente.”

« Merci et, en général, à bientôt. »

« Je vous presse (respectueusement et) cordialement la main. »

« Je vous presse la main de grand cœur. »

« Je voudrais que ce pressement de main, qui contient ma ferveur, vous accompagnât en un voyage, d'où vous rapporterez quelque vision rare. »

« Ah ! Laissez-moi vous presser la main » ou « Laissez-moi vous serrer la main. »

« Mon vieil et attentif pressement de main. »

« Permettez-moi de vous presser la main, sympathiquement et respectueusement. »

« Je vous presse donc la main, comme j'aime le faire aux rencontres ou, vous le sentez, d'une façon pensive et particulière ; affectueuse aussi. »

« Un de ces bons serrements de main littéraires. »

« Acceptez ma poignée de main. »

« Je ne [vous] laisserai point partir sans une poignée de main. »

« Votre main, merci ! »

« Vite la main, cher ami. »

« Un bon shake hand. »

« Un bon shake hand. »

Correspondance

P 54, 55 printemps / mettre fin à la stérilité : sonnet renouveau

P 160, 161 L'Azur

P 175 « Vous me considérez comme un mort »

P 185 Besoin d'hommes, de parisiennes, de musique et de tableaux

P 187 Haine des lettres

P 206 A l'œuvre

P 215 Pour les vers je suis fini

P 216 petite fille

P 220 hideux travail de pédagogue

P 244 à 246 sur l'après midi d'un faune

P 247 s'acharner au vers

P 295 poésies envoyées à l'éditeur

P 297 lettre à Cazalis « En creusant le vers... »

P 310 En vérité je voyage mais dans des pays inconnus

P 312 Il me faut 20 ans pdt lesquels je vais me cloîtrer chez moi

+ 316 Il me faudra 20 ans pour les cinq livres qui feront l'œuvre

P 342 Je viens de passer une année effrayante je suis mort

P 348 La destruction fut ma Béatrice

P 366 la corrélation intime de la poésie avec l'univers (Néant et Beauté)

Mardi 8 novembre 1887 (p55) L'électricité